

# Mathias Malzieu

## Un fantasque réaliste fantastique

**Chanteur et parolier du groupe de rock français Dionysos, Mathias Malzieu est aussi écrivain. Après 38 mini westerns avec des fantômes (Pimientos, 2002), Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi (Flammarion, 2005), La mécanique du cœur (Flammarion, 2007) best-seller en cours d'adaptation cinématographique - un film d'animation en 3D produit par Luc Besson, coréalisé par Mathias Malzieu lui-même et Stéphane Berla, qui devrait sortir en 2012 -, il signe Métamorphose en bord de ciel, sorti le 16 mars dernier chez Flammarion : réflexion rare sur le pouvoir de la vie et de l'amour, d'un homme qui veut tuer la mort et tutoyer les cieux. On n'écoute plus les oiseaux de la même façon ensuite...**

Propos recueillis par Laure Rebois

– Vous avez dit : « Un bouquin est un ticket de voyage pas cher. » Qui vous a fait voyager ?

Les premiers livres à m'avoir donné de l'élan sortent de la Beat Generation : Jack Kerouac, Gregory Corso, Allen Ginsberg... Et puis il y a eu toute une culture disque et cinéma underground américaine avec un côté très punk, très spontané, rempli d'énergie. Cela m'a énormément touché, car pour moi la littérature devait être sérieuse... Cela a commencé avec le livre de Kerouac, *Sur la route*. Rajoutons le be-bop, le cinéma des années 1940, le ciné noir, ma curiosité pendant mes années de fac de cinéma ; tout se connectait car les cinéastes étudiés parlaient de Ginsberg et d'Holmes. C'est donc à la lecture de ce premier roman, *Sur la route*, que tout s'est mélangé sans être cloisonné, par gourmandise et curiosité. Je ne peux être sans livre à présent. Même quand je n'ai pas le temps, j'aime avoir un livre que j'aime ou que j'ai envie de lire. J'aime en avoir sur moi tout le temps ; rapport au livre aussi physique que pour le cinéma, rencontrer des gens, etc.

– Lequel avez-vous en ce moment ?

*Le dernier testament* de James Frey. Il y a une vente un Jésus qui revient, dans New

York, de nos jours, et qui a des défauts très humains... C'est à la fois très dur, drôle et hyper anticlérical, un peu frondeur, du style des films de Buñuel. J'ai également le dernier d'Arto Paasilinna. Je l'ai acheté, comme ses livres, mais je n'ai pas encore eu le temps de le lire.

– Pour un auteur, l'écriture est aussi un voyage...

Cela emmène forcément très loin en soi-même. C'est un élément de partage incroyablement car, une fois terminé, le livre se promène dans le sac des gens justement. Ce n'est pas comme pour la musique, qu'on peut écouter en faisant autre chose. Au cinéma, on va suivre les dialogues, la musique, voir les décors, le jeu des personnages... Mais le rapport au livre, c'est soi et le texte. C'est la part d'intime la moins filtrée du monde en terme de création artistique et de ce qu'on peut donner de soi. C'est un voyage en soi extrêmement brut, sans excuse. Donc, lorsqu'on écrit un livre, on fait tout : éclairage, batterie, rythme, mélodie, le marionnettiste... ce qui est à la fois effrayant et responsabilisant pour la construction du livre.

– Une fois l'idée trouvée, combien de temps vous a-t-il fallu pour écrire votre dernier roman ?

À peu près deux ans, mais le temps est faussé car je pense que je n'écrirais pas les mêmes livres et ne prendrais pas le même temps si je ne faisais que ça. Je pense toujours à mes livres, mes histoires et mes personnages, mais j'ai d'autres activités. Par exemple, pendant que j'écrivais *La métamorphose en bord de ciel*, j'étais à la réalisation de *La mécanique du cœur*, en plus de l'écriture du scénario, et en tournée pour l'album du même nom. À cela, il faut ajouter l'écriture de nouvelles chansons. Donc, c'est un peu plus de deux ans au milieu d'autres choses. C'est difficile, car ça oblige à se recentrer sur cette écriture-là, d'autant que je prends des notes et que j'ai des idées tout le temps – mais pour me mettre dans le corps du texte, je dois avoir

**« Écrire un livre, c'est un équilibre des plus fragile entre des choses extrêmement brutes, instinctives, profondes, et énormément de réflexion. On ne peut pas être juste instinctif. »**



deux heures au moins sans rien d'autre, et le silence. Il me faut être dans une bulle. Avec toutes mes activités, j'ai besoin de ça. Mais cela demande un effort pour retrouver cette bulle, ce livre, qui est vraiment un refuge... même si je n'ai pas de pression venant de mon éditeur. J'ai écrit ce nouveau livre uniquement par envie.

– **Comment l'idée, par exemple celle de l'oiseau, vous est-elle venue ?**

C'est toujours le rapport à la liberté, au vol. Un des rêves les plus forts et universels de l'homme, c'est de voler. C'est hyper fragile entre la mort et l'excès de vie, il y a une idée de destruction car on sait qu'on ne peut pas le faire – idée déjà développée dans le premier livre. Mais j'avais encore cette envie d'en parler, car c'est toujours une de mes obsessions. J'ai alors tout catalysé : les choses dont j'ai

le plus envie de parler, justement, soit l'idée de vol pour la libération mélangée avec cette idée de métamorphose, le rapport entre l'âge enfant et l'âge adulte, la paternité, l'idée de passer le relais... Tout s'est cristallisé autour du personnage du plus mauvais cascadeur du monde qui, cela dit, n'est pas fou : il a juste des rêves plus hauts que les siens et, s'il les réalise, il peut se faire mal ; il le sait, mais le fait quand même. Je voulais que le livre commence donc ainsi, incongruement, mais dans une certaine forme de réalité ; que le lecteur plonge dans ce monde, et l'accepte presque. *La mécanique du cœur* est un conte avec des éléments du réel ensuite. Dans mon premier livre, il y avait ce géant et le surnaturel qui arrivait ensuite. Mais pour ce roman, j'avais vraiment envie qu'il y ait un équilibre réel avec l'imaginaire, qu'après quelques pages, lorsque la femme se transforme en

oiseau la nuit, cela paraisse presque normal ; même s'il y a un gros contraste jour/nuit, j'ai envie qu'on l'accepte. J'ai beaucoup travaillé sur ça, c'était presque la fonction narrative principale de ce livre pour qu'il soit encore plus physique que les autres, qu'on ne se rassure jamais, en fait... et cela m'a passionné. C'est ma façon de m'exprimer.

J'ai donc appris de nouvelles choses en travaillant ainsi sur ce livre. Ce travail représente pour moi une sorte de trilogie ; l'imaginaire et le réel sont amenés et représentés de trois façons différentes.

– **« Un souffleur de verre tente de donner forme à mes pensées » : ces mots sont tirés de *La métamorphose en bord de ciel*. Les écrivains sont-ils des souffleurs de verre à vos yeux ?**

On peut l'écrire avec une très belle faute d'orthographe ce qui donne place au

## ► Mathias Malzieu

poète et non plus à l'écrivain. C'est intéressant que vous ayez relevé cette phrase-là, parce que sciemment, je ne l'ai pas utilisée, mais c'est revenu dans une chanson... Un personnage souffleur de verre, poète et danseur, à qui je n'ai pas encore donné vie. Mais cela fait partie de mes obsessions. Et là, j'ai ressorti mon premier bouquin *Les mini westerns* – car il réparait en poche, chez J'ai lu. Je l'ai donc relu, et la métaphore du souffleur de verre était déjà là, alors que ce livre date de dix ans. Je ne m'en souvenais plus... Donc oui, pour moi, c'est de la mise en forme, de l'instinct. Écrire un livre, c'est un équilibre des plus fragile entre des choses extrêmement brutes, instinctives, profondes, et énormément de réflexion. On ne peut pas être juste instinctif. On ne tient pas, je pense, si on veut juste raconter avec une vraie narration. Et il ne faut pas trop réfléchir, car on doit aussi laisser cet instinct, sans se faire prendre par le livre, sinon on peut tout défaire et refaire cent mille fois : c'est un pilotage étrange entre intellectuel et instinct...

– **Justement, avez-vous suivi votre instinct ou un plan ?**

J'écris toujours des plans, mais ne les suis jamais. Je pense que j'en ai besoin, c'est une colonne vertébrale, elle est là... C'est un repère dont je m'éloigne tout le temps, mais au moins, je sais à quel moment je m'en suis éloigné et pourquoi. Et, si je veux revenir ou pas, j'ai toujours ça ; donc le plan se refaçonne au fur et à mesure que j'écris.

J'aime pouvoir résumer un livre avant de l'écrire, et ce très vite ; pouvoir dire l'histoire et les personnages, de façon courte et claire. Si ça fonctionne ainsi, pour moi, le livre peut alors voir la vie. Ce n'est ni le style, ni le rythme, ni le dialogue qui feront le bon livre, mais l'histoire et les personnages qui doivent tenir debout avant tout, tel un squelette.

– **Quand et comment avez-vous eu envie d'écrire vos nouvelles puis votre premier roman ?**

J'ai toujours écrit, depuis 14 ou 15 ans, sans me projeter. Je ne fantasmais pas sur le fait de devenir chanteur de rock ou écrivain, ni même cinéaste, mais j'aimais bien m'inventer des histoires. Et puis tout s'est enchaîné. J'ai écrit une première nouvelle, celle qui clôture justement mon

recueil, puis d'autres. J'ai appelé ça des *Mini westerns*. Puis l'envie d'écrire un plus long livre est apparue, vite, j'en ai commencé un autre que j'ai abandonné, car entre-temps j'ai perdu ma mère ; je ne pouvais alors écrire sur autre chose, par nécessité et urgence. Donc, cela a donné ce premier livre, etc. Je fonctionne à l'envie, la découverte, la gourmandise et l'urgence.

– **Vous aimez l'œuvre de Bukowski, dont de nombreux romans sont autobiographiques. Il en est de même pour vous !**

Je ne comprends pas le roman non autobiographique. Je ne raconte pas ma vie, mais pour moi, par exemple, une femme de 50 ans qui parle d'un homme de 18 ans fait des personnages composites et met des éléments personnels. Je n'arrive pas à croire que l'on puisse être spectateur et extérieur... Peut-être que certains le font, mais moi, je n'en suis pas capable : mettre ce qui me plaît et m'effraie le plus est plus logique et naturel que me bagarrer avec des éléments extérieurs qui ne me touchent pas directement. Je n'arriverais pas à donner suffisamment d'élan. Alors que je n'ai pas envie de raconter ma vie, ou tenir un blog ! Cela ne m'intéresse pas du tout. Mais raconter des histoires et me servir de ma matière première émotionnelle, ça, oui, c'est mon moteur : cela inclut le fantasme, l'imaginaire et du réel.

– **Qu'aimez-vous chez Bukowski ? Par quel livre a-t-il su vous happer dans son univers ?**

C'est un auteur remarqué juste après avoir découvert la Beat Generation, car c'est inspiré ou en réaction à cette espèce de romantisme aventureux dégingué de Kerouac et consorts. Je l'ai connu par *Les contes de la folie ordinaire*, parmi des nouvelles qui m'ont fait rire ; ce qui est bon, car il ne faut pas oublier que des livres permettent aussi de rire ! Puis j'ai enchaîné avec *L'amour est un chien de l'enfer*, des poésies et des romans qui m'ont moins marqué... J'ai préféré le court chez lui : les nouvelles et poèmes. Alors que John Fante est très proche de Bukowski, je suis fan de ses romans, même s'ils peuvent ressembler à Bukowski, curieusement je préfère Fante ! J'ai découvert Fante grâce à Bukowski, d'ailleurs, parce que je cherchais certains

de ses livres et le libraire m'a sorti un bouquin de Fante, *Demande à la poussière*, et m'a dit de le lire ! C'était préfacé par Bukowski. J'étais pressé, je l'ai acheté, et j'en suis tombé amoureux. J'ai découvert beaucoup d'auteurs et de famille d'auteurs par sauts de puce.

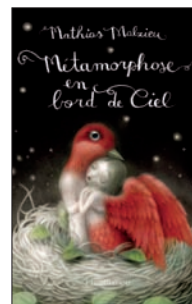
– **Et Jørm Riel, de quelle manière est-il rentré dans votre bibliothèque ?**

J'aimais bien les Éditions Gaïa. Ce livre est très beau. J'ai lu la quatrième de couverture, qui m'a paru belle... C'est pourquoi je soigne aussi beaucoup mes visuels et mes versions illustrées, car c'est une clé. Et j'aime l'idée de ne pas m'adresser qu'aux « grands lecteurs », même si cela reste juste en rapport avec ma musique, ma scène et... une jolie couverture ! Faire découvrir la lecture ainsi me plaît, c'est une façon ludique. C'est comme offrir un cadeau avec un beau paquet !

– **Pensez-vous qu'on écrit toujours le même livre ?**

Oui, je suis assez d'accord. On peut revenir à ce dont nous parlions tout à l'heure quant au souffleur du verre : les formes sont différentes mais si on aime ce qu'il fait, il est intéressant de voir ce qu'il peut rendre suivant le souffle qui lui reste, les couleurs, etc. Pour l'instant, ça m'intéresse de voir ça, même si peut-être un jour cela ne m'attirera plus de souffler. À ce jour, écrire reste une envie et un besoin.

Je pourrais me contenter du groupe ou réaliser un film d'animation, ce qui est déjà passionnant. Là, je me retiens. Écrire me manque déjà, donc je note mes idées... Mais oui, je me retiens car écrire



**MÉTAMORPHOSE EN BORD DE CIEL,**  
Mathias Malzieu, Éditions Flammarion,  
157 p., 17 €



© Photo : Arnaud Février/Flammarion

maintenant ne serait pas gérable, entre enregistrer l'album, écrire des chansons, etc. Encore une bonne année de travail sur le film d'animation et je vais partir en tournée. Donc, si je rajoute l'écriture du prochain livre, je risque d'exploser... et surtout, je ne vais plus avoir d'amis, de famille, plus rien !

– *L'idée du prochain livre est donc déjà là ?*

En tout cas, d'un prochain livre. Car, est-ce que le suivant sera celui-là ? Entre temps, j'aurais vécu. Entre *La mécanique du cœur* et *La métamorphose en bord de ciel*, il y a eu d'autres livres possibles. Mais je n'étais pas assez amoureux pour défendre ces idées ; suffisamment amoureux pour me dire : « Je l'aime, mais là, ce n'est pas bien, alors je dois redéfaire et retravailler. » J'ai commencé des romans et puis un seul élément est en fait devenu le livre. On ne peut pas savoir, et c'est ce

côté un peu perplexe qui fabrique de la magie. Cela demande beaucoup de patience. Là, je peux défendre mes livres, me regarder dans une glace ; mes livres, avec leurs qualités et leurs défauts, je peux les défendre honnêtement.

– *Dans votre dernier roman, vous dites qu'« inconsciemment, on choisit. On devient ce que l'on est. » Jøm Riel, un écrivain que vous aimez, disait : « Ce n'est pas ce que nous sommes qui nous empêche de réaliser nos rêves ; c'est ce que nous croyons que nous ne sommes pas. »*

Cette phrase est très bien ! Ça rejoint mon idée : devenir ce que l'on est, c'est forcément laisser une part de son rêve et y revenir complètement... On a toujours l'impression que ça n'appartient qu'aux enfants, que nous, adultes, ne rêvons plus. Mais où est la fantaisie ? On est tous fantaisistes ! Même ceux qui sont comptables et font la gueule au bureau. Mais

petits, ils avaient de la fantaisie ! Donc, devenir ce que l'on est, c'est ne pas abandonner cette part-là, mais sans être Peter Pan : irresponsable. Il faut avoir en soi une part de rire, de fantaisie, des choses non filtrées. Cela, c'est assumer... et c'est plus courageux que ce que l'on croit. Les gens que j'aime ont cette part-là !

Je trouve irresponsable d'abandonner complètement ses rêves, car on devient chiant, on ne s'amuse plus et ne donne plus aux autres.

– *Les romans de Riel furent dédiés à Paul-Émile Victor. Avez-vous également lu les œuvres de ce dernier ?*

Non, jamais. Mais je connais un peu son histoire. Dans les romans d'aventures purs, ce qui me fascine, ce sont les auteurs qui mélangent et décloisonnent. Le livre d'enfant me plaît s'il peut être lu par un adulte. Quand Jack Kerouac a écrit *Sur la route*, il ne l'était en fait pas. Il l'a un peu faite mais c'est tout. Il a donc un regard qui n'est pas le bon, qui n'est pas « documentaire »... Peut-être que j'aimerais les livres de Paul-Émile Victor, mais ça me paraît trop réaliste. Cela m'intéresse davantage de lire Jøm Riel qui, effectivement, a connu les chasseurs, par exemple, mais qui mélange son expérience avec du traditionnel et du surnaturel. Cela ne fait pas « carte postale », ce qui m'intéresse moins... même si elles sont belles.

– *Le nom de votre personnage principal, Jack, dans La mécanique du cœur, est-il un hommage à Kerouac ?*

Peut-être indirectement, mais pas consciemment. Jack c'est « Giant Jack », cent ans plus tôt. J'aimais la manière dont ces deux mots sonnaient lorsque j'ai écrit la chanson !

– *Vos livres sont dits « livres pour grands enfants ». Vous êtes-vous inspiré de Roald Dahl ou de Lewis Carroll ? Car on peut trouver des similarités dans l'ambiance de vos livres.*

Oui, j'aime beaucoup Roald Dahl. C'est un excellent exemple de ce que nous disions : un livre pour enfants et adultes. Tout est créatif et touchant. Lewis Carroll a la faculté de passer par l'imaginaire pour délivrer un réel message du monde « vrai ». Cela me touche, oui.

## ► Mathias Malzieu

– Avez-vous présenté votre deuxième roman à Tim Burton avant Luc Besson ?

En fait, nous avons joué en live au « Grand journal », l'émission de Canal+. J'ai eu l'occasion de parler à Luc Besson qui était invité, et lui ai dit que j'avais fait la BO du livre comme si c'était un film, que j'avais un fantasme de cinéma... Il m'a alors demandé si je voulais en faire un film. Il a lu, écouté le CD et, grâce à lui et sa femme, tout s'est fait au coup de cœur. Mais non, rien n'était prémédité. C'est comme une vague en surf. Qui suis-je pour dire que je vais donner mon livre à Besson ou à Burton ?

– Italo Calvino compte parmi vos auteurs favoris. Écrivain et philosophe, c'était un fabuliste alliant le fantastique et l'allégorie. Vous faites de même dans vos livres, non ?

Ça me plaît, donc ça m'inspire sans doute. Mais jamais je me dirais que je ferai comme eux. Je n'y arriverais pas ! C'est comme quand on veut faire une reprise à l'identique : c'est toujours moins bien que l'original. En fait, il faut détourner.

– Vous virevoltez entre le fantastique et le réel. Le monde d'aujourd'hui vous fait-il peur ?

Oui. Comment ne pas en avoir peur ? Et cette peur n'est pas uniquement celle du monde d'aujourd'hui. Après, peut-être qu'effectivement les esprits se rétrécissent dans les domaines de la créativité, de l'aventure et de l'élan, mais c'est aussi dans des situations difficiles que de belles choses se créent.

Un professeur de cinéma m'avait dit que pour danser, il fallait être infirme... parce qu'on est alors obligé de trouver des solutions. Moi, c'est ma bulle créatrice, ce qui peut être effrayant. J'ai une bulle non pas pour occulter, mais pour parfois me protéger : des bons livres, des belles personnes à rencontrer, des vagues à surfer, des livres à lire, des couleurs à attraper en photo ! Après, on peut se mettre à parler de sujets horribles et, oui, on peut avoir peur. Je ne dis pas qu'il ne faut pas en parler, au contraire. Mais il n'y a pas que ça. C'est ce que j'essaie de faire avec ce livre-là. Il ne faut pas dire : « Le réel est horrible. » Il faut de l'imagination et entremêler les deux, car c'est là que c'est le plus vibrant.



© Photo : Pierre Rudloff (2003)

– On peut noter une dimension poétique dans vos livres et vos textes de chanson. Quels sont les poètes qui suscitent une émotion chez vous ?

C'est difficile... Vladimir Maïakovski avec *Nuage en pantalon* et *La flute des vertèbres*. C'est vraiment de l'énergie, un élan avec une certaine dérision, ça passe toujours du premier au second degré, même s'il y a un côté très grandiose. Il se moque aussi de lui. C'est intense. J'aime quand c'est intense, physique... penser qu'il a dû abimer sa mine dessus ! De plus, je ne trouve pas ça intellectualisé. On peut même avoir l'impression qu'il avance sans se prendre pour un poète. Il débat et essaie de fabriquer quelque chose. C'est la même idée que pour la musique : un super chanteur, techniquement très bon, peut faire des fautes, mais si on sent le risque ou le danger, là, c'est vraiment intéressant.

Sinon j'aime d'autres poètes, comme Baudelaire. C'est classique mais, adolescent, ça m'a plu. On avait même, au tout début du groupe, mis *La mort des amants* en musique...

– En 2004, un élève de la Sorbonne a présenté un mémoire sur la « Représentation de l'imaginaire enfantin de Mathias Malzieu & Dionysos ». Il y insinuait plus qu'un plagiat – depuis William S. Burroughs, William Blake et Richard Brautigan – pour

ensuite parler d'intertextualité et d'appropriation. Je présume que vous emploieriez plutôt le mot « influence » ?

Il parle de références que je n'ai pas lues, mais je trouve la démarche marrante, intéressante et touchante : que quelqu'un ait pris la peine de se pencher sur mon univers. Je l'avais rencontré et j'ai répondu à quelques questions. Mais là, il a voulu ouvrir un grand débat... Je m'en moque. Je n'ai pas lu son mémoire en entier. Lire sur moi, c'est particulier. Mais si j'ai pu créer une réflexion, une émotion, même pour dire du mal, je trouve cela intéressant.

– Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi inspire l'album *Monsters in love*. On retrouve des éléments de *La mécanique du cœur* dans l'album du même nom. « Interconnexion » semble être le mot vous reflétant le plus au travers de vos différentes activités.

Pourquoi pas ? Mais c'est trop froid, c'est un style trop... informatique. Il faudrait un mot plus organique.

En effet, j'aime quand on ne cloisonne pas. Je sais qu'on dit : « Il est chanteur, maintenant il écrit et en plus il va sortir un film. » On entend de tout ! On n'a qu'une vie, on est bien peu de choses, entre les maladies, les accidents, etc., on n'est rien, de président à boulanger, la fin sera la même... Donc, il faut prendre les cadeaux maintenant ! J'essaie d'en faire aussi, et ne les prends pas au sens que je les vole. J'essaie de les prendre et de les renvoyer, de tout vivre à fond, car c'est une chance incroyable de faire tout ça.

Je pense être un homme chanceux qui s'en rend compte et, de ce fait, ne galvaude pas. On me donne des tribunes, alors j'y vais, avec plus ou moins de réussite... mais je me plonge dans le bain révélateur. « Profiter » peut aussi dire travailler à fond. Tout ce que je fais, je le choisis, ce qui est une chance. Je n'ai que des jolis problèmes et je le sais... donc je profite de cette interconnexion, comme vous dites, au maximum. Quand je n'aurai plus le souffle, je ralentirai.

Cette fusion d'interconnexion me passionne pour l'instant. Donc, j'essaie d'être à la hauteur de ce qu'on me demande. ■